

En bavures et en grimaces

Mimi Haddam

Numéro 161, printemps 2019

La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haddam, M. (2019). En bavures et en grimaces. *Moebius*, (161), 47–53.

en bavures et en grimaces

Mimi Haddam

Tu te concentres sur un élément à la forme extensive, le déposes au sommet de la tête, derrière les yeux, au bas de l'abdomen, entre les ligaments du plancher pelvien, à l'articulation de la hanche, dans la paume de la main. Tandis que les gestes extérieurs se désorganisent, l'élément stabilise tes postures. Il y a de l'aplomb au mouvement en liaison avec cette franchise du corps. Tu le retournes comme un gant et les temps s'y accumulent. Les temps avancent sans ordonnance. Les temps t'y dévoilent plusieurs corps se faufilant le long d'une coulisse. Tu habites ces remue-ménages sans contours ni autorité, composés de travées et de voûtes. L'élément insiste, t'enveloppe, t'égare. Tes corps glissières se rassemblent dans l'œil de la langue. La langue perd sa géométrie. La langue s'exhibe, en bavures et en grimaces.

L'épine dorsale s'allonge, sort brusquement de la tête. La branche se trouve dorénavant au-dehors. L'élément s'y rassemble au cœur d'une seule instance. Seul ce rapprochement se conforme au réel. Ce réel te retranche, te répète, t'enracine. La référence s'éloigne. Ce que tu crois être l'endeuillé ravive une malléabilité. Cet espace persiste, sans taille ni tenue. La durée paraît courte dans les alcôves de la présence, presque insoutenable. Cela te lasse, parfois: ce tout petit précis, ce tout petit crucial, ce tout petit décisif. Ce tout petit qui se déplace en succession de phrases au coin des paupières. Tu y aperçois un long boulevard de fuites.

Tu voudrais bondir, maîtriser ce que tu crois être un dégât. Ce qui s'apparente aux sédiments après l'inondation, obligeant à réviser l'affectation des corps. Tu ramasses tes épaves, exiges des actes minutieux, des vertèbres à accrocher quelque part. Les rayons plombent du nuage jusqu'à la ville. Et pourtant, l'élément ne s'accroche pas. Cela t'embête que ça se détache ainsi. Tu te mets en boule, t'agenouilles, lèves le bras. L'élément jette un coup d'œil aux élongations de la sensation. Les fibres se meuvent en alternance. Tes longueurs, tes largeurs, tes profondeurs se consolident, résistantes à la rupture par la dilatation des matériaux. Tu participes aux fragments temporels des bêtes et stimulus. Ces saisissements menacent à tout moment de se briser.

Tu arroses une première ligne qui se cristallise dans tes cellules. Cette apparition te rassure: l'élément de la forme extensive se précise. Tes battements ralentissent, tu sais à quoi t'en tenir à présent. Tu sais que les choses se contiennent d'abord dans un réservoir. Qu'il faut circonscrire l'espace pour rendre possible son renversement. Dans une pièce aux murs blancs, tu étires la main vers le bibelot sur l'étagère, les doigts crispés et les bras tendus, tu contractes tes forces jusqu'à l'objet. Cette première ligne s'adapte au format. Tu engages l'entièreté du corps, du bout de l'ongle jusqu'aux entrailles. D'une extrémité à l'autre, tu t'allonges, de l'objet jusqu'au condensé du creux du ventre. Tu te tiens en ces aires d'extension au milieu de toutes pièces. Et pourtant, ça ne s'accroche pas. L'accroissement de l'espace sensible s'éloigne. Cette médiation organique n'est que temporaire. Certains de tes corps se défilent encore, au verso de la disparition.

L'élément se découde tandis que tu tentes de l'agripper avec des pinces. Tu te positionnes, te désapprends. Il est difficile de tolérer le démultiplié au moment où il se dépose, de faire entrer tes dehors en cette pièce sans murs ni contours. Tes langues arrivent à plusieurs: combien d'instant existe-t-il? Les lieux changent de séjours et de résistances. La ligne s'estompe, vole. Tu t'y déplaces presque en infraction. Amnésiques, les lieux ne sont plus visibles. Tu perds une constance, circules en transitions. Ça remonte: les ruptures, les tassements, le bitume. Et pourtant, lorsque tu t'agites, l'élément demeure stable. Peut-être faut-il décrocher quelques gestes afin de s'ancrer davantage. Ce peut être très long d'un bout à l'autre de cette première ligne.

Tu fermes les yeux, concentres maintenant l'élément entre les deux sourcils. Une seconde ligne se trace des sourcils jusqu'à l'arrière du crâne. Tu restes un moment là, à ressentir l'étendue que franchit cette seconde ligne. L'intervalle te transporte en grandes portées. Comment exposer cette distance sans l'objet tenu sur la scène énonciative. Comment habiter les feutrages de l'absence, cette correspondance des airs qui roulent et se balancent. Comment installer l'élément en ce battement de pauses promises afin que la forme ne menace plus de se briser.

Tu engages une trajectoire de l'arrière du crâne jusqu'à la plante du pied. Cette troisième ligne se dessine en jalons de lenteur. Avec une souplesse tenace et fuselée, la durée s'élanche tandis que tu te presses au sol. Tu tires, contractes, relâches. La forme extensive se cadre en une parcelle de langue. Quelques-unes de tes longueurs parviennent à la solidification de l'image. Tes translations se vautrent à l'intérieur de la matérialité de l'objet. Les corps en retiennent quelques bribes, tandis que d'autres autorisent un glissement. Des morceaux d'anatomie se propulsent hors les pièces, ouvrent les plus grands nombres. Cette production de lignes n'est qu'un grain explicatif de ce qui fuit au travers du réel, une tentative d'étirements.